

The book cover features a central illustration of a young woman with dark skin and voluminous, curly hair. Her hair is split into two distinct colors: the left side is a deep, vibrant purple, and the right side is a bright, fiery red. She has a serious, intense expression and is looking directly at the viewer. Her right hand is raised, with fingers slightly curled, and it is surrounded by a swirling, ethereal red energy or smoke. She is wearing a dark, possibly black, garment. The entire scene is set against a dark, almost black background. The cover is framed by an ornate, golden-yellow border with intricate, Art Nouveau-style floral and scrollwork patterns. In the top-left corner of the frame, there is a small circular emblem containing the text 'J'AI LU'. The author's name 'TRACY DEONN' is printed in a clean, sans-serif font above the title. The title 'LEGEND BORN' is written in a large, elegant, serif font, with the number '1' inside a diamond-shaped symbol that replaces the letter 'O' in 'BORN'. Below the title, the series name 'Légendes-vives' is written in a smaller, elegant script font.

J'AI
LU

TRACY DEONN

LEGEND BORN 1

Légendes-vives



J'AI
LU

LEGEND BORN

Légendes-vives

TRACY DEONN

LEGENDBORN

1-Légendes-vives

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Antoine Monvoisin



Ouvrage publié sous la direction de Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original :
LEGENDBORN

© Tracy Deonn Walker, 2020

© Éditions J'ai lu, 2022,
pour la traduction française

Sommaire

<i>Legendborn</i>	11
Les lignées de la Table ronde	602
Notes de l'autrice	605
Remerciements	611
<i>Le chat et la souris</i> (nouvelle)	615

À ma mère.

Prologue

LE CORPS DU POLICIER SE BROUILLE, puis ses contours s'éclairent.

Je ne le regarde pas vraiment. Impossible de me concentrer dans cet endroit, mais quand j'aperçois finalement son visage, il scintille.

Son insigne, le badge sur lequel figure son nom, sa pince à cravate... Tous les éléments métalliques à sa poitrine miroitent et brillent comme des pièces de monnaie au fond d'une fontaine. Il n'a plus rien de solide. Il ne paraît même plus réel.

Mais ça ne m'intéresse pas. Pas du tout.

Et franchement, quand on vient de passer trois heures à pleurer non-stop, tout prend vite des allures surnaturelles.

Le policier et une infirmière nous ont guidés, mon père et moi, dans cette petite pièce vert menthe. Ils sont désormais installés en face de nous, de l'autre côté de la table. Ils disent qu'ils nous « expliquent la situation ». Ils n'ont pas l'air réels, mais la « situation » non plus.

Je ne pleure même pas le décès de ma mère. Ni sur mon sort. Non, je pleure parce que ces inconnus de l'hôpital

– l’infirmière, le docteur, le policier – ne connaissaient pas ma mère, mais qu’à son chevet elle n’a trouvé qu’eux dans ses derniers instants. Et quand un proche meurt, on doit encore entendre tous ces étrangers donner vie à notre cauchemar.

« On l’a trouvée sur la Route 70 aux alentours de 20 heures », détaille l’agent. La climatisation se met en route. L’odeur âcre des antiseptiques et des détergents médicaux balaie nos visages.

J’écoute ces gens parler au passé de ma mère, de celle qui m’a mise au monde, qui a créé mon présent. Ils mettent mon cœur à l’imparfait – ce cœur brisé qui saigne, mais continue de battre.

Une *agression*, pas d’autre mot.

Leurs paroles m’éventrent, mais c’est leur travail – il n’y a qu’à voir leurs uniformes. On ne hurle pas sur des gens qui font simplement leur travail, si ?

Je voudrais.

Mon père est assis sur une chaise en vinyle rembourré. Elle grince au moment où il se penche en avant pour lire des feuilles de papier noircies de minuscules caractères. D’où sort toute cette paperasse ? Qui gardait sous la main les documents officialisant la mort de ma mère ? Pourquoi sont-ils tous prêts alors que moi je ne le suis pas ?

Mon père pose des questions, griffonne sa signature, cligne des paupières, respire, acquiesce. Je ne comprends pas comment il peut continuer d’agir. La vie de ma mère s’est interrompue. Le monde entier et tous ses habitants devraient s’arrêter, non ?

Elle est donc morte écrasée à l’intérieur de la berline familiale, le corps à moitié broyé sous le tableau de bord après un carambolage dont le responsable a pris la fuite. Elle est restée seule jusqu’à ce qu’un bon samaritain – aimable comme tout et sans doute lui-même terrifié – aperçoive sa voiture sur le bas-côté.

Un fil rouge sang relie les derniers mots que j’ai adressés à ma mère – hier soir, au milieu d’une dispute – à

une autre nuit de février. La nuit où Alice, ma meilleure amie, et moi avons décidé, assises l'une près de l'autre dans le sous-sol de ses parents, que nous rêvions toutes deux d'intégrer le programme d'admission anticipée de l'université de Chapel Hill. « Les lycéens brillants y valident différentes unités d'enseignement au terme de deux années de cours, expérimentent le quotidien du campus et y découvrent les joies de l'indépendance ». Voilà du moins ce qu'affirmait la brochure. Pour Alice et pour moi, ce programme représentait surtout un moyen d'échapper à notre petite ville perdue dans la campagne. L'université nous promettait des idées et des salles de classe toujours plus grandes – *l'aventure*, quoi. On avait rempli notre dossier de candidature ensemble. Poussé ensemble la porte du bureau de poste de Bentonville après les cours. Glissé en même temps nos enveloppes dans la fente. Si nos candidatures aboutissaient, on pourrait quitter le lycée de Bentonville et emménager dans un campus à quatre heures de la maison – loin de nos parents qui nous serraient parfois tellement fort qu'on n'en respirait plus.

Une décennie avant ma naissance, ma mère avait passé ses premières années de fac dans cette même université. Une scientifique pleine de promesses. On me racontait ses exploits depuis que j'étais gamine. J'avais vu les photos qui immortalisaient ses expériences de chimie incompréhensibles : des béchers et des pipettes en verre ; des lunettes de protection juchées au-dessus de ses pommettes. C'était sa faute à elle – c'est elle qui m'avait mis l'idée en tête. En tout cas, c'est ce que je me répétais.

Les lettres étaient arrivées hier. Alice avait déjà prévenu ses parents qu'elle candidatait. Leurs visages s'étaient illuminés comme s'ils étaient eux-mêmes admis.

Je savais que les choses se dérouleraient différemment pour moi ; j'avais tout fait dans le dos de ma mère, persuadée qu'elle renoncerait à son besoin de me garder près d'elle en voyant que j'étais acceptée, en tenant la lettre d'admission entre ses mains. Je lui avais tendu le papier

officiel, bleu et blanc, en souriant comme s'il s'agissait d'un trophée.

Je ne l'avais jamais vue en colère à ce point.

Mon cerveau refuse de comprendre ce que mon corps fait assis là. Il examine les dernières trente-six heures dans le but de trouver une explication à cette chambre d'hôpital.

Hier : elle s'égosillait à propos de sa confiance trahie, de ma sécurité, hurlait qu'il ne fallait pas que je grandisse trop vite. Je lui criais qu'elle était injuste, que j'en avais gagné le droit et que j'avais besoin de m'éloigner des chemins boueux.

Ce matin : j'étais encore furieuse en me réveillant. Dans mon lit, je m'étais silencieusement promis de ne pas lui adresser la parole de la journée. Cette résolution m'avait même fait plaisir.

Toute la journée : un mardi de rien du tout, comme les autres, qui gardait pour moi la promesse d'une explication, d'un « On en discutera plus tard ».

Ce soir : elle a pris le volant à la fin de sa journée de travail.

Puis : une voiture.

Maintenant : cette pièce vert pâle et une odeur de désinfectant qui me brûle la gorge.

Pour toujours : « On en discutera plus tard » devenu « On ne parlera plus jamais ».

Le fil tiré depuis février m'enserme comme pour m'empêcher de reprendre enfin mon souffle, mais le policier continue inexplicablement de parler, de scintiller et de briller.

L'air qui l'entoure grouille de vie. Comme s'il était trempé de magie.

Mais quand le monde s'effondre, la magie n'a plus d'importance.

TROIS MOIS PLUS TARD

PREMIÈRE PARTIE

ORDRE

1.

SOUS LE CLAIR DE LUNE, un première année sprinte à travers les sous-bois et se jette du haut de la falaise. Son cri expulse les oiseaux endormis de leurs nids. Les parois rocailleuses de la carrière Eno en renvoient l'écho. Des lampes torches traquent ce corps virevoltant, tout en moulinets de bras et de jambes, jusqu'à ce qu'il percute l'eau en contrebas, dans un geyser retentissant. Du sommet de la falaise, trente étudiants l'applaudissent et l'acclament, laissant leur joie animer la forêt de pins. Telle une constellation en mouvement, une myriade de faisceaux coniques éclaire la surface du lac. Les spectateurs retiennent le même souffle. Ils fouillent du regard, guettent. Le garçon jaillit enfin hors de l'eau en rugissant, et la foule exulte.

Les étudiants blancs du coin ne connaissent pas meilleure recette que ces plongeurs pour passer une bonne soirée : une pincée d'imprudence rurale, une infime dose de précaution – se résumant à emporter une lampe de poche – et un air de défi. Je ne les quitte pas des yeux. Chacune de leurs acrobaties m'attire plus près du précipice. Chacun de leurs sauts dans le vide, chacun de ces

moments suspendus avant la chute réveillent au creux de ma poitrine l'étincelle d'une pulsion sauvage.

Je la réprime. La scelle. La barricade.

« Il a eu de la chance de ne pas se péter les jambes », marmonne Alice de son accent traînant. Elle pousse un soupir moqueur, se penche au-dessus du vide pour observer l'ascension du plongeur, hilare, qui s'agrippe à la roche et à la végétation. Ses cheveux raides, d'un noir de charbon, lui collent aux tempes. Cette fin d'août moite plaque sa paume chaude et visqueuse sur nos peaux. J'ai déjà ramené mes boucles en chignon haut, pour m'aérer la nuque autant que possible, et je tire l'autre élastique à mon poignet pour le lui tendre. Elle le prend sans dire un mot et noue ses cheveux en queue de cheval. « Je me suis renseignée sur cet endroit en venant. Régulièrement, des gamins s'y blessent, ils heurtent les rochers et se noient. Hors de question qu'on saute, et de toute façon il est déjà tard. On devrait rentrer.

— Pourquoi ? Parce que tu te fais dévorer ? » Je tente d'écraser un petit insecte vrombissant près de son bras.

Elle me fusille du regard. « Tu essaies de changer de sujet... Pathétique. Je me sens insultée. Ce n'est pas digne d'une meilleure amie. Tu es virée. » Alice compte étudier la sociologie avant d'intégrer peut-être l'école de droit. Elle me fait subir ses interrogatoires depuis qu'elle a dix ans.

Je lève les yeux au ciel. « Tu m'as virée de ce poste au moins une cinquantaine de fois depuis qu'on est gosses, tu finis toujours par me réembaucher. Ce boulot craint. La responsable RH est un cauchemar.

— Tu reviens toujours, pourtant. Preuve, certes circonstancielle, que ce travail te plaît. »

Je hausse les épaules : « Le salaire est intéressant.

— Tu sais très bien pourquoi je n'aime pas tout ça. »

Pas faux. À vrai dire, je n'avais pas prévu non plus d'enfreindre la loi dès notre première nuit sur le campus, mais après dîner l'opportunité s'était présentée sous les traits de Charlotte Simpson – une fille de notre lycée

à Bentonville. Charlotte avait passé la tête dans notre chambre avant qu'on déballe nos valises et exigé qu'on l'accompagne pour une virée. Après ses deux années de programme anticipé, elle avait choisi de rester à Chapel Hill pour y terminer ses études, et elle s'était visiblement métamorphosée en reine de la nuit au cours des dernières semaines.

La journée, le parc d'Eno River accueille volontiers randonneurs, campeurs et kayakistes, mais s'il vous prend l'envie d'escalader les grilles à la nuit tombée, comme l'ont fait tous mes camarades présents ce soir, vous commettriez sans doute un délit d'intrusion – c'est même presque certain. Habituellement, ce n'est pas trop mon genre, mais Charlotte nous a expliqué que cette veille de rentrée n'est pas une nuit comme les autres. La tradition veut que certains étudiants de première et dernière année organisent pour l'occasion une fête dans la carrière. Fête au cours de laquelle les première année se précipitent tous du haut de ces falaises pour plonger dans les eaux riches en minéraux du lac qu'elles entourent. Le parc chevauche les comtés d'Orange et de Durham et s'étend au nord de l'autoroute I-85, à vingt-cinq minutes du campus. Charlotte nous y a conduites dans sa vieille Jeep argent, et j'ai senti Alice se crispier à côté de moi, pendant toute la durée du trajet, à l'idée même de cette transgression.

Le rire débridé du plongeur le précède au sommet de la falaise. Je ne me rappelle pas la dernière fois que j'ai ri de la même manière.

« Tu n'aimes pas ça... » Je baisse d'un ton, feignant un murmure théâtral. « *Parce que ça enfreint le règlement ?* »

Les yeux noirs d'Alice s'embrasent derrière leurs lunettes. « Si on nous chope hors du campus en pleine nuit, on sera automatiquement renvoyées. »

— Arrête un peu, Hermione. Charlotte nous a dit que ça se faisait tous les ans. »

Un nouveau plongeur s'élance à travers les bois. Une gerbe d'eau plus haute. Des acclamations. Alice désigne

du menton les autres fêtards. « Eux, ça les regarde. Mais toi, dis-moi, pourquoi tu veux rester là ? »

Parce que je ne supporterais pas de rester cloîtrée dans notre chambre ce soir. Parce que depuis la mort de ma mère une version de moi veut toujours tout casser sans arrêter de crier.

Je soulève une épaule. « Parce que les débuts de notre aventure méritent une pincée de rébellion ? »

De toute évidence, je ne la fais pas rire.

« Quelqu'un a parlé de rébellion ? » Les feuilles mortes et les aiguilles de pin craquent sous les bottes de Charlotte. Le bruit sec tranche avec l'atmosphère bourdonnante, rythmée par le crépitement des grillons et les battements sourds des amplis apportés pour la soirée. Charlotte se plante à côté de moi et dégage sa queue de cheval auburn loin de son épaule. « Alors, vous plongez ? C'est vraiment la tradition. Et puis, c'est marrant, ajoutez-elle avec un rictus.

— Non. » La réponse fuse des lèvres d'Alice. Je dois mal cacher une opinion bien différente, puisque Charlotte me sourit et qu'Alice me met en garde : « Bree...

— Tu prépares médecine, Charlotte, c'est ça ? dis-je. Comment une étudiante aussi brillante que toi peut-elle avoir ce genre de mauvaise influence ?

— Tu es à l'université maintenant, répond-elle avec un haussement d'épaules. Les mots "brillant" et "mauvaise influence" pourraient décrire la moitié de tes camarades.

— Cha ? » La voix masculine vient d'un buisson de houx dégarni. Un sourire radieux illumine le visage de Charlotte avant même qu'elle se tourne vers le garçon en approche, un grand roux. Il tient un gobelet rouge d'une main et une lampe torche de l'autre.

« Salut, bébé », ronronne Charlotte avant de l'embrasser en gloussant.

J'adresse un silencieux « Cha ? » Alice, qui grimace déjà.

Quand ils se détachent l'un de l'autre, Charlotte nous fait signe de les rejoindre. « Bébé, je te présente Bree

et Alice, qui sortent de mon lycée et qui vont intégrer le programme anticipé. » Elle se cramponne à son bras comme un koala. « Lui, c'est Evan Cooper, mon mec. »

Evan nous détaille longuement, si bien que j'en viens à me demander ce qu'il pense de nous.

Taïwano-américaine, petite et athlétique, Alice affiche toujours un regard perspicace et arbore souvent un sourire en coin. Comme à son habitude, elle porte des vêtements qui lui permettront de faire bonne impression, « au cas où » – un jean sombre et un chemisier à pois affublé d'un col Claudine. Se sentant scrutée par Evan, elle remonte ses lunettes du bout de l'index et lui adresse un timide signe de la main.

Moi, je suis noire et je mesure un mètre soixante-dix – je pourrais presque passer pour une étudiante adulte. J'ai la chance d'avoir hérité des pommettes et des formes de ma mère, des belles lèvres de mon père. J'ai enfilé un vieux jean et un T-shirt. La timidité, ce n'est pas mon truc.

Evan me dévisage et écarquille les yeux : « Tu es la fille dont la mère vient de mourir, pas vrai ? Bree Matthews ? »

La douleur s'infiltre à l'intérieur, et j'érige mon mur. La mort m'a plongée dans un univers à part, mais ces trois derniers mois, j'ai rassemblé les outils nécessaires à ma survie.

Charlotte plante son coude dans les côtes d'Evan et le fusille du regard. « Quoi ? » Il lui présente ses paumes. « C'est ce que tu m'as di...

— Désolée », coupe-t-elle en me fixant d'un air contrit.

Le mur fonctionne dans les deux sens : il protège ce que je veux cacher et affiche ce que je souhaite montrer. Très utile contre les ribambelles de « Navré pour ta mère ». Dans ma tête, je l'imagine blindé. Plus solide que le bois, le fer ou l'acier. Il le faut bien, vu ce qui m'attend : Charlotte et Evan vont m'infliger la même litanie de condoléances prévisibles qu'inspire en boucle la Fille-Dont-La-Mère-Vient-De-Mourir.

C'est comme une sorte de bingo du réconfort et du deuil, sauf qu'une fois toutes les cases cochées, tout le monde perd.

Charlotte se redresse. *C'est parti...*

« Comment tu le vis ? Je peux faire quelque chose pour t'aider ? »

Un doublé.

Vous voulez que je réponde franchement ? Sans tricher ? *Je vais très mal, et tu ne peux rien y faire.* À la place, je dis : « Ça va. »

Personne n'a envie d'entendre mes réponses. Tous ces gens navrés pour ma mère cherchent simplement à se donner bonne conscience. Tout ce jeu est épouvantable.

« Je n'arrive même pas à imaginer », murmure Charlotte, qui coche donc une nouvelle case. Pour pouvoir l'imaginer, il faudrait le vouloir.

Il y a des vérités que seul un drame révèle. Les amis qui comprennent ta douleur, par exemple, en voudront malgré tout un aperçu. Ils la veulent devant eux, en direct – sinon, tu ne joues pas ton rôle. Les yeux bleus et avides de Charlotte guettent une larme ou une lèvre tremblotante, mais le mur est en place – elle n'aura rien du tout. Evan traque sur mon visage le moindre signe de souffrance ou de chagrin, mais je relève le menton sans ciller, et il détourne le regard.

J'aime mieux ça.

« Navré que tu aies perdu ta mère. »

Merde.

Avec cette formule méprisée entre toutes, Evan remporte le bingo.

On perd des objets auxquels on ne prête pas attention. Et puis on les retrouve en cherchant un peu. Ma mère, je ne l'ai pas perdue. Elle est morte.

Morte aussi la Bree d'Avant, même si je fais croire le contraire.

La Bree d'Après est née le lendemain de l'accident. J'ai finalement réussi à m'endormir cette nuit-là, et à mon réveil elle se trouvait là. C'est elle qui a assisté à l'enterrement. Elle aussi qui a ouvert aux voisins venus m'offrir leurs condoléances et leurs gratins de brocolis. Elle ne m'a pas quittée quand les visiteurs éplorés sont rentrés

chez eux. Je n'ai que de vagues flashes des heures passées à l'hôpital – une amnésie partielle liée au traumatisme, à en croire le livre de conseils sur le deuil qu'a lu mon père, un ouvrage bizarrement moralisateur –, mais il me reste la Bree d'Après. Une sorte de relique non désirée que la mort m'aurait abandonnée.

Dans mon esprit, on se ressemble presque comme deux gouttes d'eau : grandes, athlétiques, une peau d'un marron profond, des épaules plus larges que je ne le souhaiterais. Mais je rassemble toujours mes boucles noires en chignon haut, tandis que la Bree d'Après les lâche fièrement, comme les branches d'un chêne vivace. Mes yeux sont marron, mais les siens affichent dans leurs creusets les teintes d'ocre sombre, de grenat et d'obsidienne du fer en fusion – toujours à deux doigts de l'explosion. Le pire, c'est la nuit, quand elle s'étire sous ma peau, et que la douleur devient insoutenable. On murmure toutes les deux d'une seule voix : « *Maman, je te demande pardon. Tout est ma faute.* » Elle vit et respire dans ma poitrine, à un battement de cœur du mien, comme un écho en colère.

La contenir consume toute mon énergie.

Je n'ai jamais parlé d'elle à Alice. Ni à personne. Même pas à mon père. Surtout pas à mon père.

Alice s'éclaircit la voix, et ce bruit emporte mes pensées comme une vague. J'ai la tête ailleurs depuis longtemps ? Une minute ? Deux ? Je les observe tous les trois, inexpressive derrière mon mur. Mon silence a raison d'Evan, qui lâche : « Ah, au fait, *stylés*, tes cheveux ! »

Je sais sans les voir que les boucles échappées de mon chignon s'étirent vers le ciel, comme exaltées par l'humidité nocturne. Je me raidis, parce qu'il ne m'adresse pas un vrai compliment, il décrit de toute évidence une curiosité qui l'amuse – et cette curiosité n'est autre que ma peau noire, que mes cheveux. Merveilleux.

Alice me lance un regard compatissant, qu'Evan ne remarque pas, évidemment – l'inverse m'aurait étonnée. « Je crois qu'on en a assez vu. On peut rentrer maintenant ? »

Charlotte fait la moue : « Encore rien qu'une demi-heure, promis. Le temps de faire un tour à la soirée.

— Ouais ! Venez, je vais vous montrer comment descendre une bière cul sec ! » Evan enroule son bras autour des épaules de sa petite amie et nous l'arrache avant qu'on puisse protester.

Alice râle dans sa barbe et leur emboîte le pas, enjambant les herbes hautes au pied des arbres. Millet capillaire et vergerette du Canada, principalement. Ma mère leur préférerait d'autres noms – des noms évoquant chevaux et sorcières –, mais elle ne les prononcera plus jamais.

Au moment de s'enfoncer sous les arbres, Alice s'aperçoit que je ne la suis pas. « Tu viens ?

— Dans une minute. J'aimerais regarder encore quelques plongeurs. » Du pouce, je désigne la falaise derrière moi.

Elle approche d'un pas lourd. « Je vais attendre avec toi.

— Non, t'inquiète. Pars avec eux. »

Elle me fixe, déchirée entre sa volonté de me croire sur parole et son envie de m'extirper les vers du nez. « Tu vas les regarder, pas sauter ?

— Non, je ne vais pas sauter.

— Matty. » Le surnom qu'elle me donnait enfant (une simple abréviation de mon patronyme) étire une plaie au creux de ma poitrine. Mes vieux souvenirs réveillent tous cette sensation dernièrement, même ceux qui ne la concernent pas, et j'ai horreur de ça. Des larmes naissantes menacent de me brouiller la vue, et je les balaie d'un battement de paupières pour éclaircir les traits d'Alice – son visage pâle, ses lunettes qui glissent sans cesse le long de son nez. « Je... je sais qu'on imaginait les choses autrement. L'université, je veux dire. Mais... je pense que ta mère aurait fini par accepter. Au bout du compte. »

J'ancre mon regard aussi loin que le permet le clair de lune. De l'autre côté du lac, la cime des arbres dessine une

sombre démarcation entre la carrière et le ciel nuageux.
« On n'en saura jamais rien.

— Mais...

— Il y a toujours un "mais". »

Une âpreté nouvelle s'empare de sa voix : « Mais si elle était encore là, je crois qu'elle n'apprécierait pas que... que tu...

— Quoi ?

— Que tu deviennes quelqu'un d'autre. »

D'un coup de pied, j'envoie valser un caillou. « J'ai besoin de rester seule un moment. Va profiter de la fête. Je te rejoins vite. »

Elle me dévisage, comme pour jauger mon humeur : « Je hais les petites fêtes – elles réclament des efforts constants. »

Je fronce les sourcils, le temps de comprendre pourquoi cette phrase m'est familière. « Tu... tu ne viendrais pas de me sortir du Jane Austen ? »

Ses yeux sombres s'illuminent : Qui de nous deux est l'intello ? Celle qui prononce la citation ou celle qui la reconnaît ?

— Attends. » Je secoue la tête, amusée. « *Star Wars*, maintenant ?

— Nan. » Elle sourit. « *Un nouvel espoir*, plus précisément.

— Vous venez ? » La voix désincarnée de Charlotte fuse comme une flèche à travers les arbres. Un soupçon d'inquiétude assombrit encore le regard d'Alice, mais elle me presse simplement la main avant de s'en aller.

J'attends que s'estompe au loin le bruissement de ses pas dans les broussailles, puis je pousse un long soupir. J'attrape mon téléphone.

Salut bichette, Alice et toi êtes bien installées ?

Suit un deuxième message quinze minutes plus tard : Je sais que notre courageuse petite Bree était fin prête à quitter Bentonville, mais j'espère qu'elle n'oubliera pas tous ceux qui l'attendent encore à la maison. Rends ta mère fière de toi. Appelle dès que tu peux. Je t'aime. Papa.

Je fourre mon portable dans ma poche.

Oui, je me sentais prête à abandonner Bentonville depuis longtemps, mais ce départ n'avait rien de courageux. J'avais d'abord voulu rester à la maison. Après ce qu'on venait de vivre, je me disais que c'était la chose à faire. Mais les quelques mois passés seule avec mon père m'ont vite rendu ma culpabilité intolérable. On fait tous les deux le deuil de la même personne, mais on ne partage pas le même chagrin. C'est un peu comme ces aimants qu'on étudie en cours de physique – on aura beau rapprocher deux pôles similaires, ils ne voudront jamais se lier. Je ne saurais pas lier mon deuil à celui de mon père. Et je ne le souhaite pas vraiment, d'ailleurs. En fin de compte, j'ai fui Bentonville parce que j'avais trop peur de rester.

J'arpenle le sommet de la falaise, à l'écart de la foule, et je longe la carrière à ma gauche. Chacun de mes pas exhale un parfum de terre humide et de pin. Quand j'inspire assez profondément, l'odeur minérale de la pierre broyée me râpe le fond de la gorge. Si je déviais d'une dizaine de centimètres, le sol se déroberait et le lac s'étendrait sous mes pieds, réfléchissant le ciel et les étoiles, et toutes les possibilités de la nuit.

De mon perchoir, je découvre ce qu'affrontaient les différents plongeurs : à l'aide de je ne sais quel outil, les ouvriers de l'époque ont creusé une pente à trente degrés. Pour éviter d'accrocher la paroi, il faut donc courir vite et sauter loin. Aucune hésitation possible.

Je m'imagine courir vers la lune comme vers une ligne d'arrivée. Courir comme s'il était possible d'échapper à ma colère, à ma honte ou aux rumeurs. J'arrive presque à deviner l'exquise brûlure qui contracterait mes muscles, le déferlement puissant et plaisant dans mes veines, si je m'élançais de ce promontoire pour me précipiter dans le vide. Sans crier gare, l'étincelle indomptable de la Bree d'Après s'étire dans mes entrailles comme une liane enflammée, et cette fois je ne cherche pas à la maîtriser.

Elle se déploie sous mes côtes et y exerce une pression intense, ardente qui risque bien de me faire exploser.

Une partie de moi le voudrait.

« À ta place, j'évitais. »

Je bondis en entendant cette voix lasse dans mon dos qui déloge quelques oiseaux nichés dans la canopée.

Je n'avais pas remarqué son approche malgré toute cette végétation, mais un grand brun se tient adossé contre un des arbres, comme s'il s'était trouvé là depuis toujours – bras contre le torse, bottines sombres croisées au niveau des chevilles. Il affiche une expression de dédain paresseuse, comme s'il avait la flemme de me mépriser entièrement.

« Désolé de t'interrompre. J'ai cru que tu t'apprêtais à sauter. Toute seule. Dans le noir », mâchonne-t-il.

Il est d'une beauté désarmante. De hautes pommettes pâles accentuent son visage fin et aristocratique. Le reste de son corps se pare d'ombres : une veste et un pantalon noirs, des cheveux d'un noir d'encre qui lui couvrent le front et qui fourchent sous des oreilles affublées d'écarteurs en caoutchouc noirs eux aussi. Il ne doit pas avoir plus de dix-huit ans, mais certains de ses traits jurent chez un adolescent : le tranchant de sa mâchoire, le dessin de son nez. Son calme également.

Ce garçon à la fois jeune et vieux me laisse le détailler, mais rien qu'un instant. Ses yeux fauves me toisent vite d'un air de défi. Nos regards se croisent, et une décharge cinglante me transperce de la tête aux pieds, m'inspirant une peur panique.

Je déglutis, me détourne de lui. « J'en suis tout à fait capable. »

Il renâcle. « Plonger d'une falaise reste une imbécilité.

— Personne ne te demande ton avis. » Je peux parfois me montrer butée, surtout face à des gens de la même trempe, et j'ai clairement affaire à un spécimen.

Je passe à sa droite. Avec une rapidité de félin, il tend le bras pour m'arrêter, mais je m'écarte. Il hausse les

sourcils, et le coin de sa bouche frémit. « Je ne t'avais jamais vue dans le coin. Tu es nouvelle ? »

— Je vais rentrer. » Je tourne les talons, mais il me rattrape en deux enjambées.

« Est-ce que tu sais qui je suis ? »

— Non.

— Selwyn Kane. »

Son regard pointé sur ma joue y fait danser des étincelles d'électricité minuscules et invisibles. Je tressaille et lève une main entre nous, comme un bouclier.

Des doigts trop brûlants, trop fermes, m'agrippent instantanément le poignet. Un picotement parcourt mon bras jusqu'à mon coude. « Pourquoi tu me caches ton visage ? »

Je ne saurais pas quoi répondre. Ni à lui ni à moi-même. J'essaie de me libérer, mais il a une poigne de fer. « Lâche-moi ! »

Selwyn écarquille les yeux, avant de plisser le front ; il n'a pas l'habitude qu'on lui crie dessus. « Tu... Est-ce que tu ressens quelque chose ? Quand je te fixe ? »

— Quoi ? » Je tire pour dégager, mais il me retient sans le moindre effort. « Non.

— *Arrête de mentir.*

— Je ne suis pas en train de...

— La ferme ! » ordonne-t-il. Une vive colère éclate dans ma poitrine, mais son étrange regard me ratisse le visage, me réduit au silence. « Bizarre. J'ai cru... »

Des cris déchirent soudain la nuit, mais ils ne viennent pas des plongeurs cette fois. On se tourne tous les deux vers la forêt, vers ce qu'elle nous cache – la fête dans la clairière. D'autres hurlements, d'un genre que ne pousseraient pas d'heureux fêtards éméchés.

Un grognement rauque près de mon oreille. Dans un sursaut, je comprends que le bruit émane du petit tyran qui me serre toujours le poignet. Il observe la forêt et se fend d'un sourire satisfait, révélant deux canines qui percent presque sa lèvre inférieure. « On te tient.

— Qui ça ? »

Selwyn tressaille, comme s'il avait complètement oublié ma présence, puis il me lâche le bras en grondant de frustration. Il détale à toute allure dans les bois – une ombre silencieuse entre les arbres. Je l'ai perdu de vue avant de pouvoir ouvrir la bouche.

Un cri effroyable jaillit de la fête à ma gauche. Les voix affolées des plongeurs, qui se dirigent eux aussi en trombe vers la clairière, tonnent à ma droite. Mon sang se glace dans mes veines.

Alice.

Le cœur tambourinant, je sprinte vers le sentier à la suite de Selwyn, mais une fois sous les arbres, je distingue à peine le sol noyé d'obscurité. Au bout de trois pas, je trébuche et m'étale dans les ronces. Des branches me griffent les paumes et les bras. Je prends deux inspirations fébriles, le temps que mes pupilles s'acclimatent. Je me relève. Et guette les hurlements des première année. Une fois bien orientée, les veines saturées d'adrénaline, je cours pendant presque un kilomètre, sans me précipiter, brûlant de savoir quel maléfice a permis à Selwyn d'esquiver tous ces obstacles sans lumière.

Quand je déboule finalement dans la clairière, le chaos règne sur la fête. Les étudiants se bousculent les uns les autres à l'embouchure d'un chemin long et étroit, seul accès au terrain vague où sont garées leurs voitures. De l'autre côté des arbres, les moteurs vrombissent dans un ressac mécanique. Deux types s'efforcent de hisser des fûts de bière à l'arrière de leur pick-up, « aidés » par une foule d'assoiffés venus boire directement au robinet. Près du feu, vingt gamins en cercle portent un toast en levant bien haut gobelets et portables. Impossible qu'Alice se cache au centre de ce groupe. Elle aussi a dû partir à ma recherche. J'attrape mon téléphone, mais je n'ai aucun message ni appel en absence. Elle est sans doute complètement affolée.

« Alice ! » Je scrute la cohue, mais aucune trace d'elle, ni de la queue de cheval de Charlotte ou de la tignasse

rousse d'Evan. Une étudiante trempée et à moitié nue passe en me poussant. « Alice Chen ! » La fumée du feu de camp s'épaissit dans l'air ; je ne distingue presque plus rien. Je me fraie un passage dans un amas de corps en sueur, en criant toujours le nom d'Alice.

Une grande blonde à qui je viens de hurler dans les oreilles me jette un regard mauvais, que je lui rends évidemment. Elle est aussi belle qu'une lame bien entretenue : anguleuse, aiguisée et lumineuse. Un peu pète-sec. Tout à fait le type d'Alice. *Merde, où est-ce qu'elle...*

« Que tout le monde se tire avant que quelqu'un appelle les flics ! » lance la blonde.

Les flics ?

Je lève les yeux pile au moment où le groupe près du feu se disperse. Il me suffit d'une seconde pour repérer l'origine des cris entendus plus tôt et la raison qui pousserait quelqu'un à appeler les flics : une rixe. Une bien corsée. Quatre *gigantesques* garçons complètement saouls se rouent de coups, en boule à même le sol. Sans doute des piliers de l'équipe de foot, enfin débarrassés de leurs entraînements de pré-saison, qui débordent d'adrénaline, de bière et peut-être d'autres substances encore. Un de ces géants tire d'une main le maillot d'un autre, si fort que la couture se déchire – je l'entends d'ici. Le troisième se redresse et s'élance avant de flanquer un coup de pied dans le ventre du quatrième. Ils jouent aux gladiateurs, sauf qu'à la place d'armures, ils arborent plusieurs épaisseurs de muscles, des cous larges comme mes cuisses, et qu'ils n'utilisent qu'une arme, des poings gros comme des pamplemousses de foire. La tornade poussiéreuse qu'ils engendrent obscurcit tellement l'air que je raterais presque les éclats de lumière et l'agitation au-dessus de leurs têtes.

Qu'est-ce que c'est que... ?

Juste là ! Je viens de le revoir. Dans le ciel, au-dessus de la mêlée, une lueur miroite et danse. Un truc vert argent enchaîne les piqués, les plongeurs et clignote comme un hologramme défectueux.

Cette vision tire un fil dans mes souvenirs. Le miroitement de cette lumière... et la *sensation* qu'elle m'inspire me coupent la respiration, brusquement.

J'ai déjà vécu tout ça, mais je ne me rappelle pas où...

Je me tourne, à bout de souffle, vers l'étudiant à mes côtés, un garçon médusé dans son maillot des Tar Heels¹.

« Tu vois ça ? »

— Tu parles des abrutis que se dérouillent pour rien ? » Il tapote son téléphone. « Ouais, à ton avis, pourquoi je filme ? »

— Non, pas ç... Cette lumière. » Je pointe la lueur du doigt. « Juste là ! »

Il fouille un temps le ciel, mais se renfrogne vite. « Qu'est-ce que t'as fumé ? »

— Allez, merde ! » La blonde traverse le cercle de spectateurs et s'interpose entre les combattants, les mains sur les hanches. « Il est grand temps d'y aller ! »

Le jeune cameraman lui fait signe de s'écarter : « Dégage du champ, Tor ! »

Elle lève les yeux au ciel : « Reste pas là, Dustin ! » Elle lance aux derniers curieux un regard méchant qui les met en fuite.

Le truc vole toujours derrière Tor. Le cœur battant, j'étudie de nouveau la scène. Personne d'autre ne remarque apparemment la masse argentée qui flotte, qui volette au-dessus de nos athlètes – ou peut-être que personne d'autre n'est capable de la voir. La peur me glace l'estomac.

Le deuil joue parfois d'étranges tours à nos esprits. Je suis bien placée pour le savoir. Un matin, deux semaines environ après l'accident, mon père s'est imaginé sentir l'odeur du gruau au fromage de ma mère mijotant sur le feu – mon plat préféré. Une autre fois, j'aurais juré l'entendre fredonner dans le couloir, près de ma chambre. Un détail banal et simple, ordinaire et insignifiant, qui m'a fait brièvement croire que mon cauchemar était terminé,

1. Équipe de basket de l'université de Caroline du Nord. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

que je venais de me réveiller et qu'elle était bien vivante. La mort prend parfois nos cerveaux de court.

Je dissipe d'un soupir tous ces souvenirs, je ferme vigoureusement les paupières, puis les rouvre. *Personne d'autre ne voit ce truc. J'observe les autres une dernière fois. Personne...*

Personne à part une ombre de l'autre côté du feu, nichée entre deux chênes.

Selwyn Kane.

Il jette au ciel un regard noir, calculateur. L'air agacé. Il fixe la forme intermittente et lumineuse au-dessus de nous. Ses longs doigts tressautent le long de ses jambes, faisant miroiter l'argent de ses bagues dans l'obscurité. Soudain, à travers les volutes de fumée qui s'élèvent en vagues et tourbillons au-dessus du feu, ses yeux trouvent les miens. Il soupire. Maintenant que lui est apparu cet hologramme, je ne lui évoque plus que de l'ennui, visiblement. Ma peur n'estompe pas l'injure. Sans lâcher mon regard, il fait un signe brusque et rapide du menton, et un violent claquement d'électricité enserre mon corps, comme une corde invisible, et me tire en arrière – loin de Dustin et de ce *truc*. Ça me propulse avec tant de force et de vitesse que j'en tombe presque. Je vois bouger sa bouche, mais je ne l'entends pas.

Je résiste, mais la « corde » *réagit* – une douleur aiguë se répand dans mon os, me soufflant un seul message : *Pars*.

Ce mot s'impose à mon esprit comme une idée à moi que j'aurais simplement oubliée. L'ordre marque le fond de mes rétines au fer rouge et résonne comme un carillon dans ma poitrine, jusqu'à ce que je n'entende plus rien d'autre. Il inonde ma bouche et mon nez d'odeurs étourdissantes – un peu de fumée, teintée de cannelle. Ce *besoin* de partir domine tout mon monde et me plonge dans une torpeur qui alourdit mes paupières.

Quand je rouvre les yeux, je me suis déjà tournée vers le parking. Juste le temps de reprendre mon souffle, et je m'en vais.

2.

P^{ARS. IMMÉDIATEMENT.}
Je m'en vais. Immédiatement.
Ça paraît être un bon plan. Carrément. Le *meilleur*, même.

À côté de moi, Dustin détail aussi : « Faut que je rentre. » Il secoue la tête, incapable de comprendre ce qu'il fait encore là. Sans m'en apercevoir, j'acquiesce à ses paroles. Tor nous a ordonné de partir, et il faut obéir. On attaque déjà le sentier caillouteux – encore quelques minutes de marche, et on accédera au parking derrière les arbres.

Je trébuche sur une branche, chavire d'un côté et me rattrape à un tronc, plaquant mes mains contre l'écorce de pin dentelée. La douleur vive et tranchante qui irradie dans mes paumes déjà écorchées balaie la fumée de ce *Pars* et l'effluve épicé de cet *Immédiatement*, jusqu'à ce qu'ils se dissipent totalement. Au lieu de m'écraser sous son poids, le commandement volette autour de mon crâne, comme un moustique agaçant.

Dustin est déjà loin.

J'avale des bouffées d'oxygène jusqu'à retrouver entièrement possession de mes pensées, jusqu'à recouvrer assez l'usage de mes sens pour sentir mon T-shirt trempé de sueur coller à mon dos et à ma poitrine.

Mes souvenirs remontent d'abord comme des bulles dans l'huile, avec lenteur et paresse, avant d'exploser finalement en Technicolor.

Selwyn. L'ennui sur son visage. Sa bouche qui souffle des mots dans l'obscurité, un vent froid qui chasse *mon* désir de rester et qui sème à la place *son* injonction de partir. Sa poigne venue m'arracher l'image de cette créature virevoltante, la broyer en un tas de poussière et de débris, avant d'en sculpter une toute nouvelle : un espace vide et quelconque au-dessus du feu, sans le moindre mouvement. Mais ce nouveau souvenir n'a pas la *saveur* du réel ; ce n'est rien qu'un mince écran d'une fumée argentée qui couvre la réalité objective sans pour autant la cacher.

Il nous a imposé de faux souvenirs, mais je me rappelle tout. Cette histoire n'a aucun sens...

Une voix m'oblige à m'accroupir derrière un arbre. « Il ne reste que ces quatre-là. Les autres ont regagné le parking. » C'est Tor, la blonde qui criait sur tout le monde. « On peut faire vite ? J'ai rencard avec Sar. On va prendre un verre au *Tap Rail*.

— Et Sar saura excuser ton retard. » Selwyn. « Celui-là avait presque pris corps, cette fois. Il fallait vraiment que j'efface la mémoire de ces deux gamins, par précaution. »

J'étouffe une plainte. Ils se tiennent toujours tous les deux dans la clairière à cinq mètres de là. Quelles que soient leurs intentions, ils travaillent de concert. Entre les arbres, je les vois tourner autour du feu de camp, le nez en l'air. La lueur verte continue de flotter dans le ciel, disparaissant par intermittence. Les quatre footballeurs éméchés devaient cuver une sacrée cuite, parce qu'ils reprennent tout juste connaissance. Ils s'asseyent, haletants, leurs visages pleins de sang, complètement désorientés. Un premier tente de se lever, mais Selwyn

fuse vers lui. Sa main frappe l'épaule du poivrot comme une enclume, avec tant de puissance et de rapidité que j'entends les genoux du colosse s'écraser contre le sol. La victime hurle de douleur et tombe mains en avant, tandis que j'étrangle un cri.

« Mec ! lance un des autres garçons.

— Ta gueule », fait Selwyn. L'estropié se débat pour se libérer, mais Selwyn le retient sans effort, sans même un regard. Il ne quitte pas des yeux la forme qui clignote au-dessus de leurs têtes. Après plusieurs expirations pénibles, le prisonnier lâche un gémissement. « Vous autres, venez par ici. » Les trois garçons échangent des coups d'œil, débattent en silence. « Tout de suite ! » aboie Selwyn, et ils filent à quatre pattes se ranger autour du blessé.

Je comprends qu'un choix s'offre à moi. Je pourrais rejoindre Alice et Charlotte. Alice doit d'ailleurs être morte d'inquiétude. M'en aller, donc, comme me l'a ordonné Selwyn. Il me suffirait d'ériger de nouveau mon mur, d'ignorer les mésaventures de ces gens que je ne connais pas, venus d'une école que je ne fréquente pas encore. Je pourrais enfouir ma curiosité, comme j'enfouis en moi la Bree d'Après, et aussi mon chagrin. Ou alors je pourrais rester. S'il ne s'agit pas d'un tour que me joue le deuil, alors qu'est-ce que c'est ? La sueur coule à mon front et me brûle les yeux. Je me mords la lèvre, encore indécise.

« Dès que je me serai débarrassé d'eux, ce truc va décamper, avertit Selwyn.

— Sans déconner, se moque Tor.

— Si tu la mettais en veilleuse, le temps qu'on chasse ? »
Chasser ? Ma respiration s'emballe.

« Ouais, l'hôpital, la charité, tout ça... » Tor grommelle, mais elle attrape derrière son épaule un objet que je n'arrive pas à voir.

Mon choix s'évapore sous mes yeux quand surgit de nulle part une fumée argentée. Elle se resserre et se tortille autour de Selwyn comme une chose vivante, enveloppe ses bras, son torse et brouille tout son corps. Ses yeux d'ambre brillent – littéralement – comme deux soleils, et

les pointes de ses cheveux sombres se redressent, consumées par d'éclatantes flammes bleu et blanc. Les doigts de sa main libre s'étirent et se contractent le long de sa cuisse, comme s'ils agrippaient et pétrissaient l'air. Contre toute vraisemblance, je le trouve encore plus terrifiant et plus beau qu'avant.

La même fumée argentée entoure d'un coup les quatre garçons. Ils ne bronchent pas, parce qu'ils ne la voient même pas. Contrairement à moi. Contrairement à Selwyn et à Tor.

Cette dernière recule finalement d'un pas, et j'aperçois l'objet qu'elle vient d'attraper : une barre sombre et incurvée en métal. D'un coup sec, elle la déploie... en arc. Un arc, quoi.

À la vue de l'arme, les footballeurs crispés hurlent et s'écartent comme des crabes.

Sans leur prêter attention, Tor extirpe d'une branche de son instrument une corde en argent. Elle la fixe de ses doigts experts à chaque extrémité. En teste la tension. La fille que j'ai traitée de pète-sec extrait une flèche du carquois dissimulé entre ses omoplates et l'encoche sans regarder. Elle inspire – et d'un seul geste puissant, lève son arc et le bande, plumes derrière l'oreille.

Un des sportifs pointe vers elle un index tremblant : « Qu'est-c...

— Je touche quoi ? » demande Tor, comme si le garçon n'avait rien dit. Ses muscles saillent sous la peau de son biceps et de son avant-bras.

Selwyn penche la tête, évaluant leur proie : « L'aile. »

Tor vise, tend encore la corde. « À ton signal. »

Une pause.

« Tire ! »

Trois actions s'enchaînent vite :

La flèche de Tor s'envole.

Selwyn se braque vers les garçons, les bras écartés, et leur murmure des paroles que je n'arrive pas à entendre.

Et les quatre se lèvent. Ils contournent le feu de camp en file indienne et marchent dans ma direction.

Tor embroche sa cible. L'espace d'une seconde, je distingue des ailes dans la fumée du feu de camp. Des griffes. Un choc – et la bête se tord sur le sol dans une bourrasque de feuilles et de poussière, la flèche toujours plantée dans son flanc. Je suis incapable d'identifier la créature, qui ne fait même pas la grosseur d'un opossum. Mais qui rivalise côté agressivité, par contre. J'en ai la chair de poule. Un opossum. Avec des ailes...

Les footballeurs arrivent à ma hauteur, et je m'accroupis à l'écart le temps qu'ils passent. L'expression de leurs visages me glace le sang : bouches bées, les yeux dans le vague. Ils bougent comme s'ils avaient été drogués.

Je faisais cette tête, moi aussi ?

Un cri strident fend l'air, attirant mon attention vers Selwyn et Tor. Un sifflement. Une voix, ou plutôt un frottement de métal contre du verre : « *Merlin...* »

Je plisse des yeux incrédules. *Merlin, celui du roi Arthur ?*

Selwyn s'avance au-dessus de l'animal, visible par intermittence, qui convulse de douleur. Au bout des doigts de la main qu'il tend brillent cinq infimes points lumineux. D'un coup de poignet, il fiche cinq lances de lumière dans le sol. La bête hurle ; Selwyn vient de le clouer à terre comme un papillon dans un cadre. Son ricanement rauque me fait froid dans le dos. « Pas n'importe quel Merlin. »

La créature pousse un nouveau sifflement de colère et de souffrance. « *Le mageduroy !* »

Un sourire sauvage taillade le visage de Selwyn. « Je préfère ça. » Mon cœur s'arrête. Mage... Il se prend pour un magicien ?

« C'est qu'une petite prise, Sel. » Tor grimace, prête à décocher une deuxième flèche.

« Peu importe sa taille, riposte Selwyn – *Sel*. Ce truc ne devrait pas être là. »

La bestiole se débat contre ses liens. Ploie les ailes.

Sel fait claquer sa langue, agacé : « Qu'est-ce que tu fais là, petit isel ? »

Il prononce « isel » en marquant la première syllabe, d'un méchant air moqueur.

« *Petite fouine de légende-vive !* » L'isel renâcle bruyamment. « *Sale traît...* » De son pied, Sel lui écrase l'aile. Violemment. La créature émet un cri strident.

« Assez parlé de nous. Tu venais faire quoi ici ?

— *Me repaître !* »

Sel lève les yeux au ciel. « Merci, on avait vu. Tu as flairé une étincelle d'agressivité et tu as *attisé* le truc jusqu'à t'en faire un festin. Même pas remarqué qu'on était en dessous, trop occupé à te goinfrer. Mais qu'est-ce que tu fais si loin du campus ? Tu n'es qu'un avorton. Tu arrives à peine à te matérialiser. Ce serait quand même plus simple de rester là-bas, à proximité de ta Porte, non ? »

Un grincement saccadé s'élève du sol, sous le corps immobilisé de l'isel. Il me faut un moment avant d'y reconnaître un rire. Sel l'entend également ; ses lèvres se retroussent.

« J'ai dit un truc drôle ?

— *Ouiche*, croasse l'isel. *Très drrrrrôle...*

— Crache le morceau. On n'a pas la nuit, gronde Sel. Je veux dire, toi surtout, tu n'as pas la nuit. Tu vas mourir ici... Tu avais bien compris ça ?

— *Pas maaaaa Porte* », dit la bête d'une voix râpeuse.

Sel serre les dents. « Ça veut dire quoi, pas ta Porte ? »

La créature éclate de nouveau de rire, un vacarme atonal et *mauvais*. Sel jette un coup d'œil à Tor. Gardant l'isel en joue, elle secoue la tête, puis hausse les épaules. Aucun d'eux ne comprend. « *Pas ma Porte. Pas ma Porte...* »

Sans prévenir, Sel contracte vigoureusement le poing. Les lances de lumière se regroupent. Dans un flash, accompagné d'un cri qui me secoue les os, la forme intermittente de l'isel explose en une poussière verte.

Mes pieds sont collés sur place. *Ils vont me trouver là, parce que j'ai beaucoup trop peur pour courir.*

« Il y en a peut-être d'autres. » Tor abaisse son arc. Sel fixe le sol, perdu dans ses pensées. « Sel ? » Silence. « Tu entends ce que je dis ? »

Il la foudroie du regard : « J'ai entendu.

— Eh ben, on chasse ou pas, mageduroy ? » lâche-t-elle.

Il se tourne vers les arbres à l'opposé de ma cachette, le dos et les épaules irradiant de tension. Il prend finalement sa décision. « On chasse. » Il marmonne un mot qui m'échappe, et la fumée argentée fait sa réapparition, enveloppe le feu de camp jusqu'à l'étouffer, plongeant la clairière dans l'obscurité. « On dégage. »

Je retiens mon souffle, mais Tor et Sel ne s'élancent pas de mon côté. Au contraire, ils disparaissent dans le coin de forêt que scrutait Selwyn. J'attends encore de ne plus entendre leurs voix. Plus de raison de redouter ce qu'ils me feraient subir s'ils me trouvaient, mais j'ai besoin de cette pause pour retrouver l'usage de mes jambes tremblantes. Ils sont enfin partis.

Une seconde de silence, puis deux, et les grillons se remettent à crépiter. Je n'avais même pas remarqué qu'ils s'étaient tus.

D'une branche au-dessus de ma tête, un oiseau gazouille un faible piaillage. J'expire de soulagement, comme lui. Je suis presque certaine de comprendre ce que toutes ces bestioles ressentent : l'isél avait beau être un monstre dévoreur d'hommes, il ne m'effrayait pas autant que Selwyn... Loin de là.

Tous les êtres vivants de la forêt se terrent à son approche.

Je reste plantée là encore un moment, comme gelée sur place, puis je prends mes jambes à mon cou. Je cours aussi vite que possible à travers les ombres, sans oser un regard en arrière.

3.

JE NE RALENTIS QU'EN JAILLISSANT HORS DE LA FORÊT, débarrassée de toutes ces pensées impossibles. Des flashes de bleu et de rouge colorent la nuit, me nouant le ventre d'une angoisse intense et aigre. Une voiture de patrouille du comté de Durham éclaire le parking, et mes amis qui se tiennent juste à côté parlent à un adjoint du shérif équipé d'un bloc-notes.

Charlotte et l'agent remarquent tous deux mon arrivée. Le type en uniforme, un homme blanc d'une quarantaine d'années, rabat son calepin d'une main et cale l'autre sur sa hanche, comme pour me signifier qu'il ne servirait à rien de m'enfuir. Le pistolet dans l'étui à sa ceinture ne passe pas non plus inaperçu.

Alice reste en repli derrière eux, comme une ombre silencieuse à la tête basse. L'épais rideau noir de ses cheveux lui tombe devant les yeux, me dissimulant son visage. Et cette vision me tord le cœur.

Quand j'arrive à la voiture, l'agent lance un regard à Charlotte. « C'est votre amie ? » Elle opine, puis continue de lui présenter en rafale explications et excuses.

Je m'approche d'Alice et l'examine. « Tu vas bien ? » Elle ne répond pas, ne relève même pas la tête. Je tends une main vers son épaule, mais elle la rejette en arrière pour m'esquiver. « Alice...

— Bien, maintenant qu'on est au complet... », lâche paresseusement l'adjoint. Avec un long soupir patient, il contourne la voiture pour se placer côté conducteur – je vois bien qu'il le fait exprès, de prendre tout son temps –, puis il s'appuie sur le capot. « Mademoiselle Simpson, je vous laisse partir avec un simple avertissement. Mais la prochaine fois, vous n'échapperez pas à l'amende. Mesdemoiselles Chen et... ? » Il incline la tête vers moi et arque un sourcil interrogateur.

Je déglutis, le cœur toujours affolé : « Matthews.

— Hmm. » Il désigne la banquette arrière d'un signe de tête. « Vous allez m'accompagner toutes les deux. »

Les mains d'Alice, assise à côté de moi, tremblent entre ses cuisses. Je consulte la lumière bleue de l'affichage numérique du tableau de bord. 22 h 32. Voilà onze minutes qu'on sillonne en silence la route déserte et noire qui aboutira au campus. Aucune de nous n'avait encore vu l'intérieur d'une voiture de police. Ça sent le cuir et l'huile à canon, et aussi un truc vif et mentholé. D'un regard, je débusque le métal noir et vert d'une boîte ronde de tabac à priser Skoal, parfum *Wintergreen*, calée dans le porte-gobelet entre les sièges avant. *Berk*. Visible à travers la grille de séparation, un ordinateur poussiéreux tient fixé à la console centrale. En dessous, il y a un tas d'équipements électroniques, un bourgeonnement de câbles enroulés, d'interrupteurs et de cadrans. L'adjoint – Norris, à en croire sa plaque – joue avec le bouton de sa radio jusqu'à ce que ses enceintes lui crachent le refrain de *Sweet Home Alabama*.

J'ai seize ans. Mais j'écoute ce qu'on me dit. J'ai retenu les histoires que racontent mes oncles, mes cousins – et même mon père – à propos des contrôles de police. J'ai vu toutes ces vidéos sur le Net. Me retrouver installée à

l'arrière de cette voiture avec ces images en tête suffit à me chambouler le cœur. Je crois qu'aucun homme ni aucune femme à la peau noire n'avouerait se sentir à cent pour cent en sécurité avec la police de ce pays. Surtout pas depuis ces dernières années. Sans doute que ça n'a même jamais été le cas. Peut-être que ça existe ailleurs, quelque part, mais autour de moi, ce n'est carrément pas ce que je vois.

Alice se tient raide comme une planche, les yeux rivés à sa vitre qui déroule un interminable mur d'arbres sombres. À l'avant, Norris tapote le volant du pouce et fredonne : « *Lord, I'm coming home to you.* »

« Alice, je murmure. Il m'est arrivé un truc...

— Je ne te parle plus.

— S'te plaît, je lui siffle. Tout à l'heure, autour du feu de camp, il y avait... » *Merde*, par où commencer ? « C'était cette bagarre, je crois...

— On la boucle, derrière », ordonne l'adjoint Norris. Je croise son regard dans le rétroviseur. Il me fixe en haussant un sourcil, comme pour dire : *Allez, ose prononcer une phrase*. Je plisse les yeux et me détourne.

Quelques minutes plus tard, Norris se lance : « La fac de Chapel Hill, hein ? Mon gosse a postulé, il y a deux, trois ans... L'ont pas pris. Pas à la portée du premier venu. Question prix non plus. »

Aucune de nous ne sait quoi lui répondre.

« Comment vous v'z'êtes arrangées ? »

On a toutes les deux une hésitation. Arrangées pour quoi ? Pour être admises ou pour les frais de scolarité ? Alice réagit la première : « J'ai une bourse.

— Et toi, ma belle ? » Norris me cherche des yeux dans le rétroviseur. « On t'a filé des aides, je suis sûr. »

Alice se crispe, et mes poils se hérissent. D'une, je ne suis pas sa « belle », et de deux, il n'y a aucune honte à recevoir une aide financière, mais ce n'est pas vraiment ce qu'il me demande – son petit rictus ne sous-entend qu'une chose : *Tu remplis un quota, pas vrai ?*

« Décrochées grâce à mes résultats », fais-je en serrant les dents, même s'il devrait plutôt se mêler de ses affaires.

Il ricane : « Mais bien sûr. »

Je respire profondément pour évacuer une impuis-
sante bouffée de colère. Mes doigts agrippent mes cuisses,
contractés par toutes les répliques que je n'ai pas le droit
de lui lancer dans ce contexte.

Après un moment, la voiture ralentit. On est encore à
plusieurs kilomètres du campus, et il n'y a aucun autre
véhicule ni aucune intersection en vue, rien que deux
voies rectilignes éclairées par nos phares. Je comprends
vite pourquoi Norris lève pourtant le pied. Deux sil-
houettes viennent d'émerger de la lisière de la forêt de
l'autre côté de la route. On avance encore, roulant pleins
phares, et les deux inconnus lèvent les mains pour se
couvrir les yeux. Norris s'arrête à leur hauteur, coupe le
son de la radio, et baisse sa vitre. « Un peu tard pour une
balade dans les bois.

— Norris, c'est ça ? » Au son de cette voix, mon visage
se fige.

Les épaules de l'adjoint se nouent : « Kane. » Il jette un
œil à sa gauche. « Morgan. Désolé pour le dérangement.
Je ne vous avais pas reconnus. »

Alice s'étire pour mieux voir par la vitre : Selwyn et
Tor. *Petites fouines de légendes-vives.*

« J'avais remarqué », lâche laconiquement Sel. Il se
penche à notre niveau, et je fixe un point devant moi,
impassible. Du coin de l'œil, je devine qu'il me dévisage
un moment, avant d'aviser Alice. Le feu de son regard
me brûle jusqu'aux nerfs. « Des intruses ramassées à la
carrière ?

— Ouais, confirme Norris. » Il hésite, puis se racle la
gorge. « Il y a du grabuge là-bas ? »

Selwyn se redresse. « Plus maintenant.

— Ravi de l'entendre. » Rire crispé de Norris. Inquiet.
Norris est au courant. Il sait tout.

« Autre chose ? » fait sèchement Sel. Si l'adjoint du
shérif de Durham, un bonhomme imposant, s'offusque
d'être congédié de la sorte par un simple adolescent, il
n'en montre rien.

« Je vais juste ramener ces deux-là au campus. »

Sel reprend déjà la route, sans plus nous prêter la moindre attention : « Ne traînez pas. »

Ne traînez pas. Pas un conseil. Ni une suggestion. Mais un ordre.

Ces trois mots balaient le dernier semblant de sécurité que j'éprouvais dans cette voiture. Je ne sais pas à quelle haute autorité l'adjoint rend des comptes, mais ces deux gamins sont clairement ses supérieurs.

Norris adresse un salut à Tor avant qu'elle emboîte le pas à Sel ; puis il enclenche la marche avant, direction l'université. Au bout d'une minute, il rallume la radio et se met à chanonner tout bas. Dans un sursaut de courage, je tourne la tête, aussi subtilement que possible, pour jeter un coup d'œil par la vitre arrière.

Tor et Sel ont disparu.

À côté de moi, Alice se renfonce dans son siège. Je n'essaie pas de lui reparler. Aborder cette histoire m'intimidait déjà tout à l'heure, alors je n' imagine pas le faire maintenant, après avoir vu les forces de l'ordre s'aplatir devant leurs « légendes-vives », comme ils disent tous. Je passe le reste du trajet à me répéter mon dernier échange avec Alice, et je ressors de cet examen à la fois soulagée et terrifiée. Soulagée, parce que je n'ai rien dit des affrontements à la carrière devant Norris. Terrifiée, parce que de toute évidence je n'aurais pas dû être témoin de l'affaire, et que si Selwyn Kane s'était mis en tête de corriger cette anomalie, l'adjoint Norris n'aurait rien fait pour l'en empêcher.

Des pensées se bousculent dans mon esprit pendant tout le trajet, puis se distillent finalement en une série de trois mots : *Magie. Réelle. Ici.*

Norris nous dépose devant la résidence Old East, un bâtiment historique où logent les étudiants du programme anticipé. On emprunte l'escalier jusqu'au troisième étage, en silence. Une fois dans la chambre, Alice enfle son pyjama et disparaît sous la couette sans me dire bonne nuit. Je reste plantée au milieu de la pièce, comme perdue.

Sur les étagères au-dessus de son bureau, Alice a disposé des photos de son frère, de ses sœurs et de ses parents, prises pendant leurs vacances à Taïwan. Son père et sa mère ont tout de suite promis de venir la récupérer tous les vendredis pour qu'elle puisse profiter de ses week-ends à Bentonville, mais elle a malgré tout décoré cet endroit comme si elle devait y passer tout son temps. Plus tôt dans la journée, elle a épinglé au mur quelques affiches de comédies romantiques et étendu deux mètres de guirlande électrique au-dessus de son lit.

De mon côté, il n'y a ni photo ni poster. Aucune décoration, à vrai dire. Chez moi, je ne supporte plus d'apercevoir les portraits de ma mère souriante, bien vivante, chaque fois que je longe les couloirs de la maison. J'ai même dû ranger ses bibelots. Toutes les traces de son existence me poignent encore le cœur, alors en m'embarquant pour Chapel Hill, j'ai voulu voyager léger. J'ai simplement emporté quelques bacs en plastique pleins de livres et de cahiers, une valise de vêtements, mes baskets favorites, mon ordi, mon portable et une petite trousse de toilette.

Après cette nuit, tous ces objets ne forment plus que les reliques d'un monde où la magie n'existe pas.

Réelle. Ici.

Trois autres mots s'ajoutent à cette série : *Merlin. Mageduroy. Légende-vive.*

Je ne m'attends pas à dormir, mais je me blottis quand même dans mon lit, cherchant à concilier mes rêves d'enfant avec le cauchemar bien réel vécu ce soir. Petite, j'adorais toutes les histoires magiques, comme celles de Percy Jackson ou des héroïnes de *Charmed*. Leurs pouvoirs avaient souvent l'air de leur simplifier la vie. De rendre l'impossible possible.

Mais la véritable magie exhibe des créatures qui se nourrissent d'êtres humains. Une voix dans ma tête me souffle que les légendes-vives, puisqu'elles terrassent ces monstres, doivent être du côté du bien. *Forcément*. Mais l'aube chasse la nuit, et cette voix se tait. Quand je

m'endors finalement, mes oreilles bourdonnent d'échos : l'intense cri de douleur de ce garçon que Sel oblige à s'agenouiller ; Dustin qui mâchonne ses mots en se dirigeant vers le parking ; et le hurlement de l'isel au moment de son exécution.

4.

LA VOIX D'ALICE ME TIRE DE MES SONGES.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » je grogne. Le sommeil se cramponne à moi, et je n'ai pas envie de lutter.

« Lève-toi ! » Déjà habillée, Alice se tient au-dessus de moi, bras croisés et hanche relevée. « Le bureau du doyen a appelé. On a rendez-vous dans quinze minutes ! »

Mon cœur se fige dans ma poitrine, et mes pensées galopent. Selwyn. La créature. Le trajet avec Norris. *La magie*. Tout est *vrai*. Si ça se trouve... le doyen aussi est au courant. Il serait de mèche avec Selwyn et Tor, avec la police ? Je ravale ma salive pour contenir mon angoisse. « Pourquoi ? »

Elle darde vers moi un regard accusateur. « À ton avis ? » Une longue minute s'écoule avant que je comprenne de quoi elle parle : notre renvoi. À toutes les deux. D'un bond, je me dresse hors du lit. Alice tourne les talons et se sauve, le visage plein de colère et d'appréhension. « J'y vais tout de suite. Ne t'avise pas d'être en retard. » La porte claque.

Je me rue vers mon portable et trouve un message groupé que Charlotte a envoyé dans la nuit.

OMGGGGG Putain, merde je suis TELLEMENT désolé !!
Les flics avaient jamais débarqué à la carrière avant répondez
quand vous aurez ce text !!!!

Ignorer.

J'ai aussi un appel manqué et un message vocal laissé par un numéro inconnu, avec un indicatif du comté d'Orange, plus précisément de la fac. Sûrement le coup de fil du doyen.

Je fouille la pièce en quête de fringues propres. Quelques instants plus tard, je quitte la chambre, m'élance dans le couloir et dévale les marches deux par deux. Je presse la barre de la porte de sortie et trébuche jusqu'au pied de l'escalier en pierre qui jouxte notre vieux bâtiment.

À ma droite, des étudiants formant une longue file piétinent les briques rouges autour du vieux puits, sous la rotonde. Tous sont venus y boire une gorgée pour la rentrée, et il leur faudra des montagnes de patience. Derrière eux, le terrain se ponctue d'arbres ancestraux, de petits buissons et d'une statue confédérée, dressée face au nord.

Je traverse la rue et trotte entre le bâtiment sud et le théâtre. Une fois de l'autre côté, je profite d'un panorama dégagé sur Polk Place, la principale esplanade du campus. J'ai l'impression de sentir les deux cent quatre-vingts hectares de la fac me toiser.

Les immeubles des quatre côtés de ce rectangle de verdure abritent les bureaux administratifs, connectés entre eux par un gigantesque réseau d'allées qui s'étirent dans le gazon et qui s'y croisent comme un treillage de pierre rouge. Une centaine d'élèves groggys, qui bâillent sans cesse, y dérivent comme des oiseaux désordonnés en pleine migration. Certains s'orientent de mémoire, les yeux vissés sur leur téléphone. D'autres avancent par paires ou par groupes, coupant à travers les pelouses vers le réfectoire, pour un rapide petit déj avant le cours de 8 heures. Les nuages matinaux de cette fin d'été teintent le ciel d'un gris mat et les feuillages de verts profonds.

Il n'y a sans doute devant moi qu'un dixième du campus, mais ça représente déjà un territoire bien plus vaste que mon lycée. Il me faut une minute pour m'y repérer. Du pouce, je déroule le plan sur mon téléphone, puis je cours à travers le brouillard et l'herbe mouillée de rosée en direction du bureau pédagogique.

Des images de la nuit jaillissent à ma conscience, comme des confettis sombres et déroutants. Je voudrais tout raconter à Alice, mais pourquoi croirait-elle à ce type aux yeux dorés qui hypnotisent tout le monde par magie ou à cette fille qui tire arc et flèches de ses omoplates ? Ou encore à cet adjoint du shérif qui connaît leur secret – comme peut-être tous ses collègues – et qui les couvre ? C'est vrai que, si Alice n'a pas vu l'isél, elle a au moins vu Selwyn congédier Norris. Elle admettra sans doute que ça n'avait rien d'une interaction habituelle entre un officier de police et un ado, mais acceptera-t-elle d'oublier le rivage calme du « pas normal » pour plonger avec moi dans cet océan vaste et nouveau, ce « mais c'est absolument terrifiant » ?

« Mademoiselle Matthews, mademoiselle Chen. Je vous en prie, asseyez-vous. »

Le doyen McKinnon a une allure d'ancien footballeur américain : de larges épaules étirent les coutures et les rayures bleues de sa chemise. Son offre me soulage, et je m'installe rapidement. Même sans talons, même sans prendre en compte la protubérance de mon chignon haut, je le dépasse d'au moins trois centimètres. Et cette impuissance à me prendre de haut incommode souvent les hommes plus âgés.

J'aimerais parfois me rabougir dans des dimensions plus pratiques.

Il contourne son bureau à grandes enjambées et s'assied à son tour. Le soleil lance par la fenêtre un large ruban de lumière, et l'argent de la plaque DOYEN MCKINNON, posée de travers sur le meuble en acajou, en renvoie des traits blancs, bleus et or. Il ouvre un fichier sur son ordinateur et le fait dérouler pendant qu'on patiente. Ses cheveux tondu

commencent à grisonner, signe d'une vieillesse précoce. Comme si travailler avec ces milliers d'étudiants lui avait fait perdre quelques années. C'est sans doute le cas. Et je n'arrange moi-même pas les choses.

À côté de moi, Alice reste raide comme un piquet, immobile, alors que mes genoux tressautent d'impatience. Je répète dans ma tête un monologue intitulé « Pitié, ne nous renvoyez pas » depuis l'ascenseur qui m'a conduit au deuxième étage. Impossible que je retourne à Bentonville. Surtout pas après ce que j'ai vu la nuit dernière.

Le doyen ouvre la bouche, mais je parle la première : « Monsieur McKinnon...

— C'est Dr McKinnon, mademoiselle Matthews. » L'incroyable sévérité de sa voix me fait perdre momentanément le fil de mon texte. Il joint le bout de ses doigts. « Ou doyen McKinnon. Je n'ai pas volé mes titres. » Mal à l'aise, Alice s'agite sur sa chaise, les lèvres pincées.

« Non, bien sûr. » Ma voix imite malgré moi le ton et la sonorité de la sienne. « Doyen McKinnon. D'abord, je vous jure que cette idée de virée hors du campus venait de moi, qu'Alice ne... »

Ses yeux bleus nous foudroient, et il m'interrompt une deuxième fois : « Aviez-vous menotté Mlle Chen à votre poignet pour la forcer à vous suivre ? »

Je jette un œil à Alice. Son visage incliné me hurle : *La ferme, Bree !*

« Non.

— Bien. » Il clique sur une nouvelle icône qui dévoile à l'écran mes relevés de notes et ma carte étudiante. Il fait défiler les informations sans nous regarder. « Parce que les étudiants incapables de penser par eux-mêmes ne nous intéressent pas. Les résultats académiques de Mlle Chen ont beau frôler l'excellence – la perfection, même –, si elle se laissait en effet influencer passivement au point de mériter un renvoi, j'aurais surtout des doutes concernant son admission en tant que telle. »

Alice prend une brusque inspiration. Ce type mériterait des baffes.

Le doyen McKinnon se renfonce dans son fauteuil, avec un long soupir. « Vous êtes des étudiantes exceptionnelles, autrement vous ne feriez pas partie des trente lycéens inscrits au programme anticipé. Il n'est pas rare que des élèves de votre âge, qui vivent sans surveillance pour la première fois, commettent quelques erreurs. Par bonheur, le bureau du shérif de Durham n'a pas jugé nécessaire d'établir un procès-verbal cette fois, rien qu'un avertissement. Je ne compte ainsi donc pas vous renvoyer. Sachez seulement que je ne tolérerai aucun autre écart. »

Oh, Dieu merci. Alice et moi soufflons toutes les deux.

« Néanmoins... » Une étincelle ravive le regard du doyen. « Votre irrespect évident à l'égard de notre règlement intérieur et votre promesse bafouée de le suivre à la lettre ne resteront pas sans conséquence. » Je veux protester, mais il m'en dissuade d'un coup d'œil. « Je vais téléphoner à vos parents respectifs dès que nous en aurons fini, et vous devrez toutes deux rendre des comptes à un élève tuteur jusqu'à la fin du semestre. Un étudiant prometteur, en deuxième année de votre programme, qui fait de bien meilleurs choix que vous. »

Bouche bée, je sens le feu me monter aux joues. « On n'a pas besoin d'un baby-sitter.

— Vous venez pourtant de nous prouver le contraire, dit le doyen McKinnon, le sourcil arqué.

— Merci, docteur McKinnon, répond Alice d'une voix égale.

— Vous pouvez y aller, mademoiselle Chen. » Je me lève en même temps qu'elle, mais il me fait signe de m'asseoir. « Un moment, mademoiselle Matthews. »

Mon estomac pèse au creux de mon ventre comme une ancre sous un voilier. Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir à moi seule ? Alice hésite un instant, les yeux fixés sur moi ; puis elle nous abandonne et ferme doucement derrière elle.

Le doyen me dévisage et martèle des doigts le bureau pour tromper le silence. *Tadom-tadom-tadom*. J'attends qu'il parle, et mon cœur s'accélère. Est-ce qu'il sait ce que j'ai vu ? Il est au courant pour les légendes-vives ?

« L'adjoint Norris a indiqué que vous... que vous lui aviez manqué de respect la nuit dernière. »

Je n'en crois pas mes oreilles. « Manqué de respect ? Je lui ai à peine adressé la parole. C'est lui qui... »

Le doyen m'arrête d'un geste de la main. « Rien ne justifie une telle attitude. Rien n'excuse ce genre d'insolence.

— Je ne lui ai...

— Si vous me laissiez terminer », dit-il. Je serre les dents, et mes poings contre mes cuisses. Alice serait passive et moi irrespectueuse ? Une fureur chauffée à blanc m'incendie les tripes, la poitrine et la mâchoire. « Heureusement, j'ai pu expliquer à l'adjoint Norris que vous veniez d'affronter des épreuves difficiles et que ce nouvel environnement... » Il m'adresse un sourire condescendant. « ... diffère énormément du vôtre. »

Du mien ? Je perds pied. Après m'être coltiné ce flic raciste, il faut encore que j'écoute le doyen le croire sur parole sans me donner l'occasion de tout lui expliquer... ?

« Votre mère est...

— Était », je le coupe par réflexe, avant même que mon cerveau enregistre le revirement de la conversation.

Il hoche la tête. « Était. Oui, bien sûr. Votre mère était une ancienne diplômée très estimée dans sa spécialité. Elle a réalisé ici des travaux remarquables : plusieurs protocoles d'essai brevetés en biochimie, des recherches révolutionnaires en science des sols. Je ne la connaissais pas personnellement, mais nous avons fait nos études à peu près au même moment. »

Je me force à calmer le tremblement de mes mains et je respire profondément. Il m'a pris de court, mais j'ai de quoi me défendre. Je ferme les yeux et visualise mon mur, que je dresse toujours plus haut.

« Je suis tout simplement navré que vous ayez perd... »

Je rouvre les yeux. « Ne dites pas "perdu". » Les mots giclent de ma bouche.

Le doyen grimace. « Alice Chen est une élève exemplaire. Mais vous, mademoiselle Matthews ? Avec les

qualités héritées de votre mère et vos résultats aux examens, je dirais que vous avez le *potentiel* pour atteindre le génie. » Je ne sais pas quoi répondre. Je n'ai *a priori* rien de génial. Je sais que ma mère était un génie, mais je sais aussi que je ne suis pas ma mère. Du regard, il m'indique la porte derrière moi. « Votre tuteur vous contactera dans la journée. Vous pouvez disposer. »

Je passe la porte, hébétée par un mélange de frustration et d'humiliation. Alice, raide sur son banc au bout du couloir, bondit en me voyant. Tout près d'elle, je remarque ses yeux rougis et les larmes sur son visage. Ses doigts tremblants étreignent un mouchoir blanc et fripé, noué à la manière d'une corde.

« Alice, fais-je, l'œil encore rivé au bureau du doyen, tu ne croiras jamais ce qu'il vient de m'arriver là-dedans. Je suis vénère...

— Tu es..., souffle Alice. Et moi, je suis quoi, à ton avis ? »

Je tressaille, surprise par sa colère. « Ça va, on n'a pas été renvoyées.

— Non, "ça" ne va pas ! » Elle plaque une paume contre sa bouche pour étouffer le profond sanglot qui lui secoue la poitrine.

Je tends une main vers elle, mais elle recule, hors de portée.

« Je...

— Il n'y a rien qui allait cette nuit ! » Sa voix ricoche contre les cloisons et le carrelage, dans le couloir désert. « On aurait pu être *virées*. Mes parents m'auraient étripée, si c'était arrivé. Je vais déjà en baver quand il va les appeler ! » De nouvelles larmes coulent sur ses joues.

« Je sais, mais...

— Tout le monde ne réussit pas sans rien faire comme toi, Bree. Les autres travaillent dur. J'ai dû m'acharner pour en arriver là. Pour réaliser mon rêve de... de toujours, et tu le sais. »

Je capitule, les mains levées. « Désolée ! On ne quittera plus le campus !

— Bien. »

Je secoue la tête. « Mais je pense quand même qu'on a bien fait d'y aller, parce qu'il se trame des trucs ultra-bizarres dans cette école. Cette nuit, j'ai vu ce garçon...

— Tu oses vraiment changer de sujet comme ça ? s'agace Alice, qui s'éloigne d'un pas. Pour une histoire de mec en plus ?

— Non ! Écoute-moi, j'ai...

— Alors voilà pourquoi tu te comportes comme ça ? À cause d'un garçon ? Tu vas passer ton cursus à enchaîner les soirées, c'est ça ? » Elle écarquille les yeux et me parle d'une voix glaciale, comme si j'avais volé un truc ou triché à un exam. « C'est ça, hein ? C'est pour ça que t'as choisi ces cours-là. »

Je plisse le front. « De quoi... »

Elle a un rire amer. « Littérature, première année : dissertation et rhétorique ? S'te plaît, Matty ! Tu pourrais pondre une thèse les yeux fermés, t'as jamais bossé pour le moindre exposé et t'as toujours 20. Introduction à la biologie : les plantes du Piémont ? Mais ta mère était botaniste ! Je n'ai rien osé dire jusque-là, mais je vois bien ton manège. Tu te fais un emploi du temps de branleuse, t'écoutes à peine pendant la visite du campus et là, tu nous mets dans le pétrin. T'en as rien à faire de tout ça, pas vrai ? »

Un sentiment de honte m'inonde le ventre. De honte, et aussi de profonde humiliation. Je n'ai pas l'impression d'avoir choisi des cours de « branleuse ». J'aurais sans doute pu trouver plus dur, mais y être présente va déjà requérir de moi d'immenses efforts. Consolider mon mur, réprimer la Bree d'Après, et tout ça, sans compter cette histoire de magie. La colère chasse vite la honte, se propageant comme une traînée de poudre. Alice ne sait rien de la Bree d'Après. Alice n'y comprend rien !

« Je ne t'y ai pas emmenée de force, dans cette carrière, je crache. Tu aurais pu dire non. »

Elle grogne. « T'as passé tout l'été à te comporter comme ça. À croire que plus rien n'a d'importance. Je ne pouvais pas te laisser t'envoler toute seule avec Charlotte Simpson !

— Alors, quoi ? T'es ma baby-sitter maintenant ?

— Toute cette soirée prouve clairement qu'il t'en faut une ! Si tu... » Elle s'interrompt et baisse les yeux, les mâchoires durcies comme pour emprisonner ses prochains mots.

J'écarte grand les bras. « Balance ce que tu as à me dire, Alice. »

Elle se détourne. « On s'est inscrites quand ta mère était vi... Je sais bien que tout a changé pour toi. Je fais de mon mieux pour comprendre, mais si tu n'as pas envie d'être ici, si tu ne comptes pas te consacrer aux cours sérieusement, alors tu devrais peut-être repartir. »

C'est comme une gifle en plein visage. Des larmes chaudes me montent aux yeux. « Repartir ? Pour retrouver quoi, exactement ? Les commérages de toute une ville à propos de la Fille-Dont-La-Mère-Vient-De-Mourir ? » On en rêvait toutes les deux, de ce nouveau départ.

Elle me fixe, et je le lis dans ses yeux : l'idée lui trotte dans la tête depuis quelque temps. De vivre à la fac toute seule. De vivre ça sans moi.

Le mur croît à l'intérieur. Je le laisse s'agrandir, en hauteur et en largeur, au point de ne plus en voir ni le sommet ni les côtés. Ma barricade se met entièrement en place, et les muscles de mon visage se relâchent. Je me figure une surface impénétrable et glacée, et mon regard aussi devient impénétrable et glacé. « À mon tour. Et si tu essayais de grandir un peu et de faire ta vie au lieu de me mettre tous tes choix sur le dos ? »

Alice fait un pas en arrière, et la fêlure dans sa voix m'érafle le cœur. « Je ne te reconnais plus, Bree. » Elle me scrute encore un moment, avant de se plier en deux pour ramasser ses affaires. Je suis incapable de bouger, ou de parler.

Plus d'autre choix que de la regarder s'en aller.

5.

UN TORRENT DE COLÈRE GRONDE EN MOI, écumant jusqu'à mes lèvres.

J'arrive à mi-chemin du dortoir avant de reprendre mon souffle au pied d'une bibliothèque. Vus du bout de Polk Place, les trente mille étudiants de Chapell Hill semblent tous déferler d'un coup vers leur premier cours du semestre, comme un raz-de-marée au ralenti.

Alice et moi, on avait imaginé cette inscription comme une aventure audacieuse à tenter ensemble. Mais malgré tous les étudiants au pas résolu devant moi, je sens que je vais devoir me débrouiller seule finalement. Une voix amère et sournoise résonne dans un coin sombre de ma tête : *Peut-être que c'est mieux. Que ça fait un pan de moins de la Bree d'Avant à assumer.* J'avale ma salive pour étouffer la satisfaction à la fois douce et âpre qu'éveillent ces phrases, mais elle persiste. Pour l'instant, être seule me... convient.

Mon téléphone vibre dans ma poche. Un message, le numéro ne me dit rien.

Salut, Briana ! C'est Nick Davis. Le doyen m'a passé ton numéro pour qu'on puisse commencer dès aujourd'hui. On peut se retrouver après les cours ?

Mon baby-sitter, déjà. Du pouce, je m'en débarrasse. Et mon téléphone vibre, encore. Un appel cette fois. Le nom qu'affiche l'écran me noue la gorge, mais je réponds quand même.

« Salut, Papa.

— Ne serait-ce pas ma petite universitaire ? » Sa voix chaude et familière me réconforte, mais mon cœur s'emballe vite. Le doyen l'a déjà contacté ?

« Je ne suis pas vraiment à l'université, Papa. » Je m'assieds à même le pavé, sous une terrasse couverte derrière une des colonnes imposantes de la bibliothèque – à l'abri du regard des passants.

« Pourtant, c'est un campus, réplique-t-il. Et ils prélèvent mon compte en banque. »

Aïe. Rien à répondre à ça. Je n'ai pas menti à Norris : j'ai bien décroché une bourse au mérite. Je n'ai pas de parents riches et, même s'ils ont un peu mis de côté, même s'ils ont dédié une petite somme à ma future entrée à la fac, il va falloir que je m'endette si je veux un jour valider une quelconque licence. Le seul truc qui a permis à mon père de financer ces années supplémentaires, c'est cette bourse qui coupe la facture en deux. Il ne le dit pas, mais il espère que cet investissement m'aidera à intégrer des facs prestigieuses plus tard, à obtenir d'autres aides aussi. Je grimace, toujours blessée par les remarques d'Alice concernant mon choix de cours. « Oui, c'est pas faux, je marmonne.

— Ha, ha. Comment s'est passée ta première nuit dans ton dortoir ? »

Mon père ne fait jamais dans le sous-entendu. Avec lui, rien n'est jamais caché ni tu. S'il avait reçu un appel du doyen, il m'en aurait déjà parlé. Sans mâcher ses mots. Je pousse un léger soupir.

« Ma première nuit ? Tranquille », je mens. Je n'en suis pas fière, mais je ne suis plus fière de rien de toute manière.

Je devine déjà la question qu'il va me poser ensuite, et ça ne rate pas : « T'as rencontré d'autres gamins noirs ? »

Les seuls Noirs de mon lycée avaient un an de plus que moi. Un garçon réservé, Éric Rollins, et une fille, Stéphanie Henderson. Chaque fois qu'on passait du temps ensemble, les Blancs nous jetaient des regards nerveux ou devenaient... comme bizarrement enthousiastes, tout à coup. Tous les autres Noirs que je connais font partie de ma famille ou de notre paroisse, deux villes plus loin. Alors j'imagine mal qu'il puisse y avoir moins d'élèves de couleur à Chapell Hill qu'au lycée de Bentonville – c'est juste impossible. Et c'est aussi pour ça que je m'y suis inscrite.

« Pas encore. Je n'ai même pas assisté à mon premier cours.

— Bah, il faut que vous vous épauliez. C'est quand, ton premier cours ?

— À 10 heures, ce matin.

— Tu as déjà petit-déjeuné ?

— Je n'ai pas faim. » Pourtant je n'ai rien mangé depuis hier soir, avant qu'on parte à la carrière.

Papa souffle dans mon oreille. J'imagine son expression à l'autre bout du fil : les commissures des lèvres plissées vers le bas, les sourcils broussailleux et froncés, toutes les rides de son visage d'un marron profond creusées à cause de moi. « Tu as toujours tes sautes d'appétit ? » Je ne dis rien, pas envie de mentir encore une fois. Il soupire. Il prend une voix douce et posée, abandonne son accent de Richmond. « Dans le livre, ils disent que le manque ou la perte d'appétit sont des symptômes physiques du chagrin. »

J'étais sûre qu'il me parlerait de ce bouquin. Je visualise encore la couverture : *Lâcher prise : amour, abatement et deuil*. Je serre les paupières et je déterre mon mur. « Je mange normalement. C'est juste que je n'ai pas faim là, tout de suite.

— Bichette, tant que tu seras loin, tu vas devoir prendre soin de toi toute seule. T'occuper de tes repas, de tes nuits, de tes notes, et te faire de nouveaux amis. Si tu commences à te renfermer, tu rentres à la maison.

On a un accord, tu te rappelles ? » Je souffle à mon tour, et sa voix s'endurcit quelque peu. « Pardon ? Je n'ai pas bien entendu. Tu te rappelles bien notre accord, pas vrai ?

— Oui », un murmure. C'était une des conditions. Il me laisse partir parce qu'il a vu à quel point j'étais malheureuse chez nous, mais il a fixé certaines règles. « Papa, j'apprécie que tu t'inquiètes pour moi. Vraiment. Mais me retrouver ici, c'est... » *Effrayant. Compliqué. Un esseulement.* « C'est ce qu'il me faut.

— Mon ange... » Le léger tremblement dans la voix de mon père me tord le cœur. « Tu répètes tout le temps que tu vas bien, mais tout ce qui nous arrive... Je le vis aussi. Je sais que c'est douloureux.

— Je vais bien, Papa. » J'observe le pavé sous mes pieds, et ma vision se restreint, se précise puis se brouille.

« OK, soupire-t-il. Alors essaie au moins de te remplir l'estomac avant ton cours, d'accord ?

— D'accord. »

Une pause. « Par où commencer ? »

Je plaque mon portable fort contre mon oreille. On se répète ces mots chaque fois que l'un de nous flanche un peu. « Par le début.

— Toujours aussi brillante. On se rappelle plus tard. »

Je raccroche, toute tremblante. Ma respiration devient saccadée ; la chaleur me monte à la gorge. Je plante mes coudes dans mes genoux et presse mes paumes contre mes paupières. Voilà pourquoi je suis partie. J'aime mon père, mais ses mots transpercent toutes les couches de mon mur jusqu'à le réduire en poussière. Son chagrin oblige mes propres émotions à me fissurer la peau, comme une onde sismique, à livrer toutes...

« Non. » Je murmure dans mes mains. « Non, non, non. » Mais c'est trop tard ; les souvenirs se soulèvent et m'emportent.

L'odeur âcre des désinfectants de l'hôpital. La bile acide dans le fond de ma gorge. L'agglô bon marché sous mes ongles à force d'agripper les accoudoirs.

Les détails de la nuit de l'accident vrillent autour de moi comme une tornade, occultant le monde de leurs couches successives. Le flash-back m'arrache au présent et me précipite dans le passé, un sens après l'autre, mais j'ai toujours conscience des deux endroits, les deux époques à la fois...

Un geai bleu persifle et chante tout haut dans un arbre.

Le bip strident d'un électrocardiogramme retentit dans le couloir.

Le beffroi Morehead-Patterson qui sonne 21 heures.

La voix calme et grave du policier... « Sur la Route 70 aux alentours de 20 heures... délit de fuite. »

Habituel, horrifiant, accaparant – une fois entamé, ce grand huit mémoriel ne me lâche plus. Rien à faire d'autre qu'attendre qu'il se termine.

L'infirmière nous laisse. Le policier la regarde partir. Il soupire. « Mes condoléances pour la perte de... »

C'est presque fini.

Après on se lève, il serre la main de mon père, et on rentre chez nous, sans elle. Je me balance en gémissant et j'attends que le cauchemar cesse...

Mais ça ne s'arrête pas.

J'ai le souffle coupé par une vision nouvelle, qui s'abat violemment devant moi comme un iceberg dans l'océan.

Un insigne argenté qui brille contre une poche de poitrine. Un corps scintillant. Les yeux bleus du policier qui fixent mon regard, puis celui de mon père. Ses lèvres fines et crispées qui marmonnent des mots que je ne comprends pas. Le flot de ses paroles qui envahit la pièce. Un vent froid s'infiltre dans mon esprit...

Aussitôt, le souvenir s'envole.

« Ça ne s'est pas du tout passé comme ça... » Dès que je laisse échapper cette phrase, je comprends qu'elle est fausse.

Pour la deuxième fois en vingt-quatre heures, mon cerveau lutte, aux prises avec deux souvenirs incompatibles du même moment.

Je serre les paupières. Noyés sous une couche vaporeuse d'images fabriquées, mes souvenirs de l'isel à la carrière n'ont pas disparu. La vérité éclate toujours sous les mensonges de Selwyn.

Les nouvelles visions de l'hôpital bataillent contre les anciennes jusqu'à dissiper toutes les chimères.

Selwyn et l'agent de police. Les deux m'ont lancé je ne sais quel sort. Les deux m'ont imposé leur volonté.

Je rouvre les yeux d'un coup.

J'ai vu la magie pour la première fois le soir du décès de ma mère.

Ma première heure de cours – littérature, bâtiment Edwin A. Greenlaw – défile comme dans un songe. Je ne me rappelle même pas avoir marché jusqu'à cette classe. Je suis assise au fond de la salle. Des questions tournent en boucle dans mon esprit :

Le policier à l'hôpital était-il comme Sel ? Un Merlin ? Un mageduroy ? Combien y a-t-il vraiment de légendes-vives ? Pourquoi ai-je pu conserver les souvenirs que Sel a tenté d'effacer ? Pourquoi toutes ces anciennes visions me reviennent-elles maintenant ? Est-ce que ce policier m'a volé d'autres images encore ? *Et pourquoi m'a-t-il fait ça ?* Est-ce qu'un isel a attaqué l'hôpital ? Ou ma mère ? Est-ce que cette chose a tué ma mère ? Qu'est-ce que je sais vraiment de sa mort ?

Je perds le fil. Le professeur parle. Je ne prends aucune note.

Mon portable vibre.

Briana. Les Chen et le doyen m'ont appelé. Tu fais le mur ? Tu t'introduis en douce dans un parc ? La police ? Rappelle-moi. Immédiatement.

La colère de mon père m'effleure à peine, mais je me force à lui répondre.

On s'en tire avec un avertissement. Je suis en cours, là. On en parle plus tard ?

Tu t'es bien gardée de m'en avertir. Un mensonge par omission reste un mensonge.

Je sais, Papa. Je t'appelle après dîner.

T'as plutôt intérêt !

Deux heures plus tard, le cours s'achève. Je dérive dans la cohue comme un fantôme au regard vide, préoccupée.

Le campus, qui m'avait paru immense et intimidant jusque-là, m'étouffe, me rend claustrophobe. Les arbres ombragent l'herbe comme d'épais rideaux dissimulant des secrets. Les gigantesques chênes jouent les sentinelles qui guettent le moindre mot. Je m'installe sur un banc et je perds de nouveau toute notion du temps – et je sursaute quand mon téléphone vibre.

Salut, Briana ! C'est encore Nick. J'espère que t'as passé une bonne première journée ! Je finis mon dernier cours à 17 h 30. On mange un morceau ensemble ?

Ignorer.

Tout au long de mon deuxième cours, une obsession m'agace l'esprit comme une écharde : des gens ont camouflé par magie tous les détails de l'accident de ma mère, et ils ne s'en tireront pas comme ça.